

---

Arob@se, Vol.3, N°1

## *Introduction à la linguistique de Charles Bally* de Sylvie Durrer

Lausanne : Delachaux et Niestlé, coll. *Sciences des discours*, 1998,  
220 pages, ISBN : 2-603-01088-3

### **Jacques-Philippe Saint-Gérand**

---

Des premiers instants où la linguistique put franchir en France l'enceinte réservée des programmes universitaires, à la fin des années cinquante de ce siècle finissant, jusqu'au milieu des années soixante-dix, la constitution scientifique d'une linguistique vraiment générale fut exclusivement attribuée à Ferdinand de Saussure, et le Cours de linguistique générale [1916] put même passer pour la seule source de ce savoir, intangible, absolu, exempté d'office de toute question concernant son historicité. Il fallut l'accumulation des travaux philologiques et critiques de R. Godel [1957], puis de R. Engler [1967-1974], suivi par E. Komatsu associé à Roy Harris [1993], et enfin de Simon Bouquet [1997] pour prendre la complète mesure du travail auquel s'étaient livrés après la mort prématurée de Saussure [1913] les éditeurs initiaux des notes de cours du linguiste genevois : Albert Sechehaye, Charles Bally, Albert Riedlinger. Et pour comprendre ce qu'était la spécificité de la démarche épistémologique saussurienne, patiemment étayée des acquis du comparatisme classique ; trop longtemps occultée aussi sous couvert de récapitulation par la métaphore dramatique d'une "révolution". Ce n'est pas ici le lieu de rappeler le détail des manipulations effectuées et d'épiloguer une nouvelle fois sur leurs conséquences.

Il est en revanche important de noter que — depuis quelques années — les personnalités scientifiques de ces éditeurs sont enfin mieux connues, grâce à une série d'études permettant de mieux pénétrer dans l'intimité existentielle et scientifique de ces figures trop hâtivement ramenées à des proportions infimes en face de Saussure et tout juste considérées comme épigones sans personnalité réelle. Les effets d'une patronymisation trop forte des avancées du savoir et des découvertes de la science étaient là encore sensibles. Sans renier le fait que la formulation d'une conception, l'énoncé d'une théorie, la formalisation d'un concept relèvent la plupart

du temps en dernière analyse de la subjectivité énonçante — réelle ou fictive d'ailleurs, comme nous l'apprend Bourbaki — d'un individu, il est bon de considérer aujourd'hui que les idées linguistiques sont immergées dans un milieu socio-culturel et un contexte épistémocritique à l'intérieur desquels différents facteurs facilitent ou — à l'inverse — interdisent leur développement. Il relève alors de la responsabilité des acteurs de se soumettre ou de résister à ces facteurs et de produire œuvre originale, glose obscurcissante ou stérile paraphrase. Des trois éditeurs originaux de Saussure, Albert Riedlinger demeure aujourd'hui le moins connu. La syntaxe imaginative d'Albert Sechehaye, pour sa part, avait fait l'objet d'un travail minutieux de Anne-Marguerite Fryba-Reber [1994]. Après les travaux indispensables de Jean-Louis Chiss [1985, 1995, 1997] et Christian Puech [1995, 1997], c'est au tour de Charles Bally de se voir décrit, défini, évalué dans l'étude attentive que lui consacre aujourd'hui Sylvie Durrer sous le titre exposé plus haut.

Cette étude, qui prend souvent un ton de vibrant plaidoyer, se compose de six chapitres inégalement développés. Elle envisage successivement Bally — entre Saussure et Bréal — comme héritier d'une tradition [chap. 1, 19-38], puis la question du français parlé [chap. 2, 39-72], celle du français littéraire [chap. 3, 73-102], le passage d'une stylistique linguistique à une linguistique énonciative [chap. 4, 103-164], la valeur sociale du langage [chap. 5, 165-188] et enfin l'enseignement du français [chap. 6, 189-208]. On voit immédiatement quelles topiques ont mobilisé les expansions les plus généreuses. On ne s'étonnera guère, à cet égard, de la place faite à la constitution d'une connaissance de l'oralité, dont on sait ce qu'elle doit à Bally et à ses élèves. Ces six développements sont encadrés entre un préambule : "La fin d'une longue éclipse" et un épilogue : "Du scandale au silence", qui laissent percevoir que le plaidoyer puisse être gauchi à certains moments par une trop grande adhésion de l'auteur à la personnalité du linguiste ; et qui donnent à lire — notamment dès la page 11 — la volonté explicite de débouter Benveniste des prérogatives qui font de lui le seul concepteur et promoteur de la théorie de l'énonciation, au profit bien évidemment de Bally. Sylvie Durrer n'échappe ainsi pas toujours au danger de transformer l'objet de son enquête en sujet de dithyrambe. Mais, prenant parfois les poéticiens ou les stylisticiens littéraires — Bakhtine, Marouzeau, Cressot, Barthes, Jenny, voire Georges Molinié — pour des linguistes, l'auteur rate immanquablement sa cible, comme on le verra plus loin. Elle succombe ainsi paradoxalement au reproche évoqué plus haut d'une patronymisation excessive des évolutions de la science. Les transformations et changements de paradigmes scientifiques, quoique redevables du travail des sujets individuels, ne sont pas toujours imputables à une personnalité strictement définie, et émanent souvent d'un intellectuel collectif auquel tel ou tel, à un moment donné, dans une circonstance parfaitement définie, confère une formulation décisive. Que cette réserve, toutefois, ne dissimule pas le réel intérêt de l'ouvrage ici présenté.

En effet, attirant l'attention sur une personnalité de l'histoire des sciences du langage que la tradition a figée dans une posture apparemment sans mystère, Sylvie Durrer réalise dans son étude une très utile mise au point concernant ce qu'il est convenu de dénommer l' "école de Genève". Elle montre en particulier tout ce que cette dénomination peut avoir de réducteur au regard de la réalité des faits individuels. Prenant l'exemple de Bally, elle montre clairement comment les origines sociales, la constitution scientifique et la personnalité humaine font de ce dernier une sorte d'image en négatif de Saussure. Rapprochant à juste titre Bally de Michel Bréal, Sylvie Durrer établit ici une filiation indirecte, et au reste insoupçonnée jusqu'alors, mais plausible. Et l'on ne peut ici qu'applaudir à la lucidité et à la rectitude de la démarche de l'auteur, même si — autre contemporain important de Bally — le nom et la personnalité scientifique de Meillet, lui-même disciple direct de Bréal, ne paraissent pas ici suffisamment interpellés [pp. 165-166].

On appréciera de même les remarques concernant l'étude du français parlé, au fil desquelles Sylvie Durrer marque bien l'hétérogénéité du corpus de travail de Bally — énoncés artificiels ou littéraires voisinant avec quelques rares attestations d'authentique oralité — et ses conséquences sur la définition même de l'objet. Les remarques faites sur Henri Frei et la réhabilitation de la faute [1929], sur l'intérêt manifesté pour l'oral dans l'écrit par Barbusse, Ramuz, Queneau, et Céline, méritent également d'être soulignées pour leur justesse. Mais le lecteur sera plus circonspect en ce qui concerne les développements tendant à opposer aujourd'hui sur le sujet de l'oral les attitudes divergentes de Françoise Gadet et de Claire Blanche-Benveniste, car — par rapport à l'époque, au dessein et aux moyens de Bally — il est bien évident que l'ensemble des paramètres descriptifs et évaluatifs a aujourd'hui entièrement changé.

C'est peut-être même ce dernier facteur qui — en fonction de ce qui a été rapporté plus haut de son plaidoyer — oblige à moduler l'appréciation générale du travail de Sylvie Durrer. Citant [p. 74] René Amacker, qui avait bien noté en 1992 comment la vie de Bally avait été en quelque sorte un combat ininterrompu opposant incessamment en lui-même le scientifique et l'esthète, l'auteur ne paraît pas avoir exploité totalement cette remarque lorsqu'elle envisage chez lui la partition du littéraire et du linguistique, et l'aversion pour la première régulièrement et officiellement professée par un savant trop austère, obsidionalement soucieux de se défier des penchants d'un amoureux trop ardent. Il y a probablement là quelque chose de plus que le besoin maladroit de se préserver des effets de "prisme déformant" de la littérature. Et il n'eût peut-être pas été inutile, inopportun, voire impertinent de faire intervenir ici — même en filigrane — le nom de cet autre contemporain qui traita aussi du langage à partir de points de vue également individués : Freud.

Faire ainsi de Bally — malgré les nombreuses citations du premier — un précurseur exact de Bourdieu et de Barthes [pp. 87-88], de Ducrot ou d'Anscombe [p. 124], voire de John Austin et de Searle [p. 128], ou plus approximativement de Catherine Kerbrat-Orecchioni [p. 143], indépendamment du cas de Benveniste, relève plus de l'illusion encomiastique que d'une exacte appréhension des faits. L'histoire des sciences du langage apprend à se protéger contre la tentation des prédécesseurs débusqués — quelque illustres qu'ils soient — en raison des seuls mérites d'une téléologie rétrospective à bon marché. Il faut en revanche louer la clarté d'exposé et la justesse des vues développées par Sylvie Durrer dans la section traitant du style indirect libre [pp. 91-97]. On abordera par là le point crucial de la place de la stylistique dans l'œuvre de Bally, et de sa récupération par des successeurs qu'orientaient d'autres projets et ambitions.

C'est bien ici, comme on l'a vu plus haut, la section la plus développée du présent ouvrage. Et la partie de son œuvre qui — contre l'accession en Sorbonne de Charles Bruneau, la même année, à la chaire d'histoire de la langue française naguère détenue par Ferdinand Brunot, et sciemment détournée par ce dernier vers la stylistique littéraire — valut à Bally le doctorat honoris causa que lui décerna en 1937 l'honorable institution académique parisienne. Or Bally ignore largement Bruneau ; et Bruneau ne semble pas faire grand cas de Bally ! Face aux risques de se fourvoyer sur le terrain de l'esthétique du langage ou de l'art d'écrire — Albalat n'est pas même mentionné ! — on se réjouira donc que l'auteur ait su limiter son propos aux aspects strictement linguistiques de l'objet, réduisant au minimum les développements prolixes — voire diffus dans certains cas, et généralement insuffisamment marqués par une théorie critique — que l'on trouve aujourd'hui sur la matière stylistique, notamment dans sa dimension littéraire [C. Segre, M. Frédéric, M. van Buuren, D. Delas, J.-M. Adam, J.-M. Schaeffer, etc.]. L'intérêt porté par Bally à l'infusion de l'expressivité dans le langage n'est pas dicté par le désir de traquer les vertus esthétiques d'un sujet parlant ou écrivant d'exception ; il atteste avant tout la passion avec laquelle le pédagogue restait à l'affût des pulsations de la langue vivante. Ce que les chapitres consacrés à la valeur sociale du langage et à l'enseignement du français illustreront amplement. Il s'agit avant tout pour Bally d'observer ce par quoi et ce pour quoi le langage se transforme selon les utilisateurs qui sont les siens, selon les circonstances de ses emplois et les contextes de ses applications. On aurait certainement aimé ici une contextualisation plus approfondie des relations ou de l'absence de relations de Bally avec Meillet, Vendryès, Brunot, et leurs contemporains, mais aussi avec les développements concomitants de la psychologie et de la sociologie. Les enjeux et les modalités de la lutte de Bally contre les tendances prescriptivistes rétrogrades de Thérive et de Traz sont toutefois rapportés dans ces pages avec beaucoup de perspicacité. Et la conclusion de Sylvie Durrer concernant le "linguiste qui a tenté de penser les rapports entre la recherche

et la didactique sans pour autant se poser en donneur de leçons aux enseignants” [p. 208] ne peut manquer de susciter une adhésion unanime.

En dépit de qualités descriptives certaines, et d’une évidente utilité pour l’ensemble des lecteurs de Saussure, le sentiment d’insatisfaction passagère que laisse cependant l’ouvrage de Sylvie Durrer tient à son caractère de “mixed bag”, comme diraient nos voisins d’outre Manche, et en particulier à ce qui nous paraît être une insuffisante prise en considération des exigences et des méthodes d’une historiographie rigoureuse de la linguistique. Le travail de la documentation primaire est généralement soigné et attentif ; et la lecture qui en a été faite s’avère souvent scrupuleusement fine. Celui de la documentation secondaire, en revanche, reste plus allusif, voire lacunaire [Chiss et Puech, cités en bibliographie, ne sont quasiment pas exploités et cités dans le cours du texte].

La tentation de réhabiliter Bally contre Benveniste, pour intéressante qu’elle soit, dénote toutefois l’arbitraire d’une lecture réductrice du dernier et survalorisante du premier ; elle s’avère finalement plus une séduisante tentative qu’une réelle tension en direction de l’origine du concept d’“énonciation”, car il faudrait aussi invoquer dans ce cas les théoriciens du XVIII<sup>e</sup> siècle français qui — de Rousseau à Condillac — eurent à travailler la contradiction en langage de l’émotivité et de la raison. S’il peut bien exister des similitudes entre Bally et Benveniste, il est plus apparent encore que la réflexion de ce dernier procède directement à une totale reconfiguration de la pensée du langage développée par Saussure, et transmise par ses éditeurs ; pensée dont Bally — pour lui-même — n’a d’ailleurs retenu que certains éléments. En posant qu’“avant l’énonciation, la langue n’est que la possibilité de la langue” [Problèmes de linguistique générale, t. II, p. 81], Benveniste se souvient évidemment de Saussure [C.L.G., p. 37], mais il affirme aussi l’originalité de sa propre conception : “C’est dans le discours, actualisé en phrases, que la langue se forme et se configure” [Problèmes de linguistique générale, t. I, p. 131], qui l’amène à développer non une théorie grammaticale du *modus* et du *dictum* comme Bally, derrière laquelle les esprits classiques, tout en se méprenant, eurent vite fait de retrouver les vieilles notions scolastiques de forme et de fond, d’expression et de pensée, mais bien sémantique et sémiotique de la langue. Ce qui ne peut manquer d’avoir des conséquences sur la théorie générale du langage sous-jacente.

Affirmant que la langue, “émanation irréductible du soi le plus profond dans chaque individu, est en même temps une réalité supra-individuelle et coextensive à la collectivité tout entière” [Vocabulaire des institutions indo-européennes, t. I, p. 99], Benveniste dépasse ainsi les limites du psychologisme dans lequel Bally — pour des raisons d’époque — avait circonscrit sa réflexion. C’est pourquoi la distinction du “sujet énonciateur”, regardant vers le champ de la psychologie, et du

“sujet de l’énonciation”, constitué dans et par l’énonciation de son discours, prend chez Benveniste toute son importance distinctive, quand la notion de “sujets de discours” suffit à Sylvie Durrer pour homogénéiser les différences [p. 121] entre Bally et ... Bakhtine, que l’on aurait du mal à considérer sérieusement comme un linguiste au sens strict du terme. L’individu énonçant ne saurait pour Benveniste être constitué en sujet antérieurement et extérieurement à son énonciation. Or, chez Bally, comme chez Meillet au reste, cet individu existe, façonné par les forces de sa psychologie et de la société, avant même que d’avoir — pour ainsi dire — ouvert la bouche. C’est là un point fondamental d’irréductible différence.

On déplorera alors encore une fois que — contre l’ordre des faits — certaines mises en perspective aient été forcées par le besoin de prouver une antériorité, sans que le bénéfique épistémocritique de la manœuvre soit avéré et clairement lisible au terme des manipulations, puisque Bally in fine, quoique toujours contempteur de la littérature et de ses déformations, se voit réinséré par Sylvie Durrer — grâce à la médiation de R. Godel — dans une lignée qu’illustre... Albert Béguin [p. 213]! Comme en toute histoire, la question était donc peut-être moins celle de définir une chronologie que de montrer les déplacements et les conversions de la pensée. Omettant le caractère problématique de la notion de “sujet de l’énonciation”, qu’il ne pouvait concevoir dans les termes de sa réflexion, Bally a de fait produit une théorie psychologique de la langue. Et — contre ses affirmations mêmes — il a ensuite été facile aux herméneutes de cette langue individualisée par excellence qu’est la littérature de convertir la théorie stylistique de la langue, élaborée à partir de l’observation de sujets énonciateurs individualisés, en stylistique littéraire attachée aux formulations des artistes de la langue. On comprend par là — étayées d’autres mérites de clarté et de lisibilité — les raisons du succès de la linguistique de Bally auprès des milieux universitaires les moins prêts à recevoir directement les enseignements de la linguistique générale et d’un saussurisme même bien tempéré... notamment en France.

En bref, l’ouvrage de Sylvie Durrer constitue une monographie stimulante, qui a le mérite de projeter la lumière sur bien des aspects peu connus d’une personnalité importante du monde européen de la linguistique dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Et qui, par ses hardiesses en théorie comme par ses timidités en pratique, présente une excellente illustration des difficultés générales de l’évolution de la science, et singulièrement de la linguistique, cette discipline qui s’inscrit de nature au cœur des sciences humaines tout en recherchant dans ses méthodes et ses applications le maximum d’exactitude. De lecture agréable et aisé, ce livre précieux aurait mérité qu’un index des noms de personnes et des termes techniques employés figurât parmi son appareil éditorial afin d’en rendre la manipulation plus précise et que nous soit livré avec lui un véritable instrument de documentation. Ce

sera peut-être le cas dans une seconde édition, revue et complétée, tout autant que souhaitée.

### Repères bibliographiques

- Amacker, R. , 1992 : Le combat de Bally, in Cahiers Ferdinand de Saussure, 46, 55-71
- Bally, Ch. , 1905 : Précis de Stylistique, Genève, Eggimann.
- Bally, Ch. , 1909 : Traité de stylistique française, Klincksieck.
- Bally, Ch. , 1910 : L'Étude systématique des moyens d'expression, Genève, Eggimann.
- Bally, Ch. , 1913 : Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques, Genève, chez l'auteur.
- Bally, Ch. , 1913 : La Stylistique française de 1909 à 1913, in Annuaire roman de Vollmoeller, vol. xiii.
- Bally, Ch. , 1913 : Le Langage et la vie, Genève, Atar, 237 p. Nouvelle édition revue et augmentée, Max Niehans, Éditeur, Zürich, 227 p.
- Bally, Ch. , 1920 : Impressionnisme et grammaire, in Mélanges Bernard Bouvier, Genève, Sonor.
- Bally, Ch. , 1931 : La Crise du français. Notre langue maternelle à l'école, Neuchâtel, Delachaux.
- Bally, Ch. , 1932 : Linguistique générale et linguistique française, Paris, É. Leroux, 440 p.
- Benveniste, É. , 1969-1970 : Le Vocabulaire des institutions indo-européennes, Éd. de Minuit, 2 vol.
- Benveniste, É. , 1935 : Origines de la formation des noms en indo-européen, Paris, Maisonneuve, 224 p.
- Benveniste, É. , 1948 : Noms d'agent et noms d'action en indo-européen, Klincksieck, 175 p.
- Benveniste, É. , 1966 : Problèmes de linguistique générale, 1, Gallimard; 1974 : Problèmes de linguistique générale, 2, Gallimard.
- Bouquet, S. , 1997, Introduction à la lecture de Saussure, Paris, Payot, 248 p.
- Bourdieu, P. , 1982 : Ce que parler veut dire. L'Économie des changements linguistiques, Paris, Fayard, 244 p.
- Chiss, J.-L. , 1995 : A partir de Bally et Brunot : la langue française, les savants et les pédagogues, Histoire, Épistémologie, Langage, tome XVII, fascicule 1, Théories du Langage et Enseignement/apprentissage des langues, fin du XIX<sup>e</sup> début du XX<sup>e</sup> siècle, pp. J.-L. Chiss et D. Coste, 19-40.
- Chiss, J.-L. , 1996, Charles Bally, in Lexicon Grammaticorum, éd. par H. Stammerjohann, Tübingen, Niemeyer, pp. 64-65. Comporte une bibliographie des principaux articles rédigés sur Bally.
- Cohen, M. , 1950 : Le langage, structure et évolution, Éditions Sociales, 144 p.

- Cohen, M. , 1954 : Grammaire et Style, 1450-1950, in Cinq cents ans de phrase française, Éditions Sociales, 240 p.
- Croce, B. , 1902 : Estetica come scienza dell' espressione e linguistica generale : teoria e storia, Milan, R. Sandron; 8<sup>e</sup> éd. Bari, Laterza, 1950.
- Fryba-Reber, A.-M., 1994 : Albert Sechehaye et la syntaxe imaginative, Contribution à l'histoire de la linguistique saussurienne, Genève, Droz, 239 p.
- Gadet, F. , 1989 : Le français ordinaire, Paris, A. Colin, 192 p. Le français ordinaire, Paris, Armand Colin, 1997, 2<sup>ème</sup> édition revue et augmentée, 160 p.
- Godel, R. , 1969 : Les sources manuscrites du Cours de linguistique Générale de Saussure, Champion-Slatkine, et Minard, 283 p.
- Huot, H. , 1991 : La Grammaire française entre Comparatisme et Structuralisme, 1870-1960, Armand Colin, 312 p.
- Koschmieder, E. , 1929 : Zeitbezug und Sprache, traduction française, préface et notes par Didier SAMAIN, Les rapports temporels fondamentaux et leur expression linguistique; contribution à la question de l'aspect et du temps, Coll. Histoire de la Linguistique, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, 122 p.
- Langue française, 1998, n° 117, La linguistique comme discipline en France (fin XIX<sup>e</sup> -XX<sup>e</sup> siècle), J. L. Chiss et C. Puech éd.
- LINX : Saussure aujourd'hui. dirigé par Michel Arrivé et Claudine Normand, actes du colloque de Cerisy, 1995, numéro spécial.
- Marouzeau, J. , 1921 : La Linguistique ou Science du langage, Paris, Geuthner, 3<sup>e</sup> éd. 1951, 127 p.
- Marouzeau, J. , 1931: Lexique de la terminologie linguistique, Paris, Geuthner, 3<sup>e</sup> éd. 1951, 265 p.
- Meillet, A. , 1925 : La méthode comparative en linguistique historique, Champion, rééd. 1984, Slatkine, 117 p.
- Meunier, A. , 1984 : Sechehaye, Bally : le sujet et la vie, DRLAV 30, 145-155.
- Saussure, F. de -, 1997 : Saussure's Second Course of General Linguistics (1908-09): From The Notebooks of Albert Riedlinger and Charles Patois, Edited by E. Komatsu, G. Wolf, Oxford, Pergamon, 1997.
- Saussure, F. de -, 1878 : Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo européennes, Leipzig.
- Saussure, F. de -, 1962 : Cours de linguistique générale, Payot, 331 p.; nouvelle éd. 1972, p.p. Tullio de Mauro, 532 p. Édition critique par R. Engler, Berne, 1968-1974, 4 vol.
- Saussure, F. de, Écrits sur la linguistique générale, édition critique par S. Bouquet, Paris, Payot, 1996
- Saussure, Ferdinand de, Linguistik und Semiologie; Notizen aus dem Nachlass, Texte, Briefe und Dokumente, gesammelt, übersetzt und eingeleitet von Johannes Fehr, Frankfurt am Main, Shurkamp Verlag, 1996, 500 p.

- Sechehayé, A. , 1908 : Programme et Méthodes de la linguistique théorique, Paris, Genève, Champion.
- Sechehayé, A. , 1926 : Essai sur la structure logique de la phrase, rééd. Champion, nouvelle éd. 1950.
- Vendryes, J. , 1921 : Le langage. Introduction linguistique à l'histoire. Paris, 1921. In-8, XXVIII pp. + 447 pp. 2<sup>e</sup> édition, 1929.
- Yngve, Victor H., From Grammar to Science ; New foundations for general linguistics, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, 1997, xii+350 p.

J-P. Saint-Gérard  
J.Saint-Gerand@cicsun.univ-bpclermont.fr  
Linguistique française et Sciences du Langage  
U.F.R. Lettres et Sciences Humaines  
Université Blaise Pascal - Clermont-Ferrand II

